

LA
DÉFENSE
DES
DROITS
DE
L'HOMME

**KENNETH FOSTER :
CONDAMNÉ A MORT POUR
AVOIR VU UN CRIME**

Nicolas CAPT

Lausanne
Suisse

CETTE FOIS CI
C'EST PAS TOI
QUI CONDUIT!



Polunsky Unit, Livingston, Texas.

Kenneth Foster a passé dix années de sa vie à cette adresse sordide.

Cette adresse qui ne dit pas son nom.

Le couloir de la mort.

Le 1er mai 1997, Kenneth Foster est condamné à mort.

Il a vingt ans, il est démuni, il est noir.

D'ethnie minoritaire afro-américaine pour reprendre le parler officiel.

La trinité de la honte.

Mesdames, Messieurs les Hauts magistrats, Mesdames, Messieurs les Bâtonniers, mes chers Confrères, Mesdames, Messieurs, le condamné est mort le jeudi 30 août 2007 vers 18 heures, d'une injection.

Tout du moins était-ce le sort qui lui était réservé.

Une méthode aseptisée, moderne, aux allures médicales.

Un bourreau placide aux mains blanches et propres.

Une abstraction.

Une mort douce pour le criminel, presque une indulgence.

Sauf que dix-neuf États américains interdisent l'usage de l'un des trois produits du cocktail du trépas : les curarisants.

Parce qu'ils peuvent avoir pour conséquence une mort épouvantable, un feu intérieur d'une barbarie sans nom.

Le très sérieux magazine scientifique Lancet, dans son édition datée du 16 avril 2005, affirme ainsi qu'il est possible que la mort de certains condamnés soit précédée d'une véritable phase de torture au cours de laquelle, ils seraient « *conscients, paralysés, incapables de bouger ou de respirer tandis que le potassium brûlerait leurs veines* ».

Pour ces raisons, dix-neuf États du Nouveau Monde interdisent l'utilisation des curarisants...

...mais pour les animaux.

Pour l'euthanasie des bêtes !

La minorité afro-américaine attendra.

Elle qui représente seulement 11% de la population de l'Amérique mais près de la moitié des âmes qui se fanent dans le triste couloir.

Les minorités attendront.

Ces populations noires et hispaniques qui représentent 72,5% des condamnés au trépas étatique n'auront même pas le statut de l'animal.

Mais l'épouvantable injustice ne s'arrête même pas là. La ségrégation ronge même l'antichambre de l'horreur.

Elle persiste, insidieuse, épouvantable, au sein même du couloir de la mort.

Une colossale étude de l'Université d'Ohio vient de démontrer la disparité du système.

Un Afro-Américain condamné à mort pour le meurtre d'un blanc a ainsi deux fois plus de chances de se faire exécuter qu'un blanc condamné pour le meurtre d'un noir.

La sécession du rêve américain.

Tous ne meurent pas dans le couloir de la mort.

Mais rares sont les Afro-Américains qui en réchapperont.

L'injustice au fond du couloir de la honte, encore.

Tant de dispositions de la Convention universelle des Droits de l'Homme mises à mal par un seul acte : l'égalité entre tous de l'article premier et de l'article second, le droit à la vie de l'article trois et l'interdiction de la torture de l'article cinq.

Et que dire du huitième amendement de la Constitution américaine qui prévoit que l'« *on ne saurait exiger des cautions excessives, ni imposer des amendes excessives, ni infliger des châtiments cruels et inhabituels* » ?

Un mur de briques vertes, des lanières de cuirs brunes, un médecin en blouse blanche qui assiste l'État dans son assassinat en trahissant le serment d'Hippocrate, ce serment qui a notamment la teneur suivante : « *Je m'abstiendrai de tout mal et de toute injustice. Je ne remettrai à personne du poison, si on m'en demande, ni ne prendrai l'initiative d'une pareille suggestion* ».

Y a-t-il punition plus inhumaine, torture plus effroyable ?

À quel vice plus immonde encore la publication par le procureur de la composition exacte du dernier repas des condamnés répond-elle ?

Des *enchilladas*, fromage, oignon, du poulet grillé et un *T-Bone* steak.

N'est-ce pas qu'augmenter l'épouvante ?

Je préfère m'en tenir aux derniers mots de l'exécuté Mauriceo Brown dont vous ferez la connaissance dans un instant : « *À la famille, je dis mes regrets que vous ayez perdu un frère, un être aimé, un ami. Je m'excuse de vous avoir fait perdre un être cher de cette manière. À ma famille, je vous aime. Gardez la tête haute et sachez que je serai dans un meilleur endroit. Dieu vous bénisse tous.* »

Ces quelques considérations sur la peine capitale ne sont que les prémisses de mon courroux.

Ce qui véritablement déclenche ma fureur, ce sont les circonstances qui ont failli mener à la mort de Kenneth Foster.

Une erreur judiciaire ? Un doute sur sa culpabilité ? Des remords dont il n'aurait été tenu compte ?

Rien de tout ça.

Kenneth Foster n'est pas un criminel.

Il n'est pas davantage l'acteur secondaire d'un crime.

N'y voyez pas les paroles de la défense, ce sont les mots même de l'accusation.

Mais par quels maléfices Kenneth Foster s'est-il retrouvé sur la dernière marche de l'échafaud chimique ?

Par la loi des parties, « *law of parties* », un texte de 1974 qui permet de condamner celui qui n'a pas su prévenir la survenance d'un crime.

Par une loi qui abolit toute distinction, gomme toute nuance entre l'assassin et le chauffeur, entre le meurtrier et le rêveur, entre le contingent et le planifié.

Le 14 août 1996.

La nuit est étoilée à San Antonio.

La nuit est étouffante.

La nuit est vaporeuse de l'ennui des démunis, du désœuvrement des oubliés de la belle vie qui sillonnent les rues pour expier leurs délits d'intention.

Une atmosphère orageuse enveloppe lentement la ville d'une insaisissable chape de plomb.

Dans les faubourgs, les âmes perdues oublient leurs horizons trahis dans les volutes prohibées et les mauvais coups, dans des virées en vieilles Cadillac bordeaux aux sièges aussi défoncés que l'esprit des âmes qui la garnissent.

Les rêves brisés comme les vagues sur une corniche escarpée.

La couleur de peau, le chômage, la misère, la tristesse, la violence.

Ce 14 août 1996, Kenneth Foster, Mauriceo Brown, Dewayne Dillard et Julius Steen, avalent frénétiquement le bitume à la recherche d'un club où passer la soirée.

Une soirée sous l'empire et l'emprise des paradis artificiels de l'alcool et du haschich.

Ce haschich en qui Baudelaire voit *l'exagération non seulement de l'individu, mais aussi de la circonstance et du milieu. Ce haschisch qui transforme l'inquiétude en angoisse, le chagrin en torture.*

Cet alcool dont les quatre compagnons sont gris.

Il est tard, les yeux sont rouges. La soirée déraile.

Tour à tour, deux passagers, Mauriceo Brown et Julius Steen, descendent braquer des passants avec un pistolet fourni par Dewayne Dillard, leur troisième ami d'infortune.

Ils se partagent le maigre butin. Quelques dollars froissés, quelques effets personnels, du dérisoire, rien que du dérisoire.

Une fragrance de femme les interpelle au détour de la ruelle sans issue d'un quartier huppé.

La vieille Cadillac s'arrête.

Mauriceo, grisé par le succès du larcin et l'odeur de la nuit, tente d'aborder une jeune femme.

Une belle fille qui rentre chez elle dans un quartier chic de Houston. Là où les nuits sont sûres et où elles sont plus belles que vos jours.

Mary Patrick.

On pourrait être dans une série rose bonbon, dans une fiction où les barrières de jardin sont en bois verni, où le

gâteau à peine sorti du four dégage un fumet chocolaté, où les dentitions sont blanches et les cœurs légers seulement encombrés des délices de la séduction.

Ce soir, Mauriceo est invincible. Il est beau. Il a son armure de haschich, le regard des copains, la nuit de tous les possibles.

Mauriceo, 20 ans, pas de futur, un passé encombré, l'aborde avec maladresse.

Le compagnon de la jeune fille, Michael LaHood, surgit. C'est la confusion.

La série à l'eau de rose tourne brusquement au mauvais polar. L'imperméable usé du vieil inspecteur Colombo n'est pas loin.

Mauriceo tire à bout portant. Il est alors à plus de trente mètres de la voiture de ses amis.

Pourquoi ? Comment ? On ne le saura jamais.

Michael LaHood s'écroule. Mort sur le coup.

Dans un état second, Mauriceo revient à la voiture.

Kenneth Foster, alors au volant, démarre, par peur ou par réflexe.

Ce sera son seul crime.

Ce sera son unique crime.

Ce sera l'unique raison de sa condamnation à mort.

On dira de lui dans les salles d'audience feutrées qu'il a fait preuve d'un « *manque de respect inconsideré de la vie humaine en acceptant de conduire des braqueurs armés et fumeurs de marijuana d'un lieu de braquage à un autre* ».

Le tireur, Mauriceo, sera exécuté en 2006. Les deux autres passagers seront quant à eux condamnés à la réclusion criminelle à perpétuité pour avoir plaidé coupable dans d'autres affaires.

Kenneth, quant à lui, le chauffeur fortuit, le rêveur de 19 ans, le poète, sera condamné à mort.

Pendant huit ans il attendra son exécution.

En 2005, un rayon de soleil : un Juge fédéral invalide sa condamnation à mort.

Mais le soulagement sera bref.

En octobre 2006, le jugement est cassé, la peine de mort définitivement confirmée.

En mai 2007, Kenneth Foster reçoit sa date d'exécution.

Ce sera le 30 août 2007 à 18 heures.

Un rendez-vous implacable avec le trépas.

Le 7 août 2007, la Cour texane des appels criminels rejette le dernier recours.

Le feu passe au vert pour le bourreau.

Mais le rendez-vous sera heureusement manqué grâce à une mobilisation internationale d'une ampleur jamais vue auparavant.

Grâce à l'Union Européenne, à l'Elysée, à Jimmy Carter, à l'archevêque Desmond Tutu, aux journaux du monde entier et grâce à tous ces anonymes, de toutes races et religions, qui se sont émus de son sort tout autour de la planète.

Jeudi 30 août 2007, alors que le condamné Foster avait déjà parcouru les 70 kilomètres qui séparent le couloir de la mort de la chambre d'exécution, les 70 kilomètres qui séparent Polunsky d'Hunstville, les deux bourgades de la grande faucheuse étatique, le Comité des grâces et des libérations conditionnelles du Texas recommande par six voix contre une que sa vie soit épargnée.

« *Une recommandation exceptionnellement novatrice* » comme le souligne la secrétaire d'État française chargée des affaires étrangères et des Droits de l'Homme, Madame Rama Yade.

Les comités de soutien du monde entier appellent alors à inonder de fax et d'appels téléphoniques le bureau du Gouverneur républicain Rick Perry pour qu'il suive la recommandation.

180 minutes avant l'heure prévue, le Gouverneur Perry commue la peine en réclusion à perpétuité.

Pour la première fois, le Gouverneur du Texas cède à l'humanité.

Par 163 fois, il a fermé les yeux et autorisé le pire.

Mais cette fois, la pression intérieure et internationale est trop forte.

Kenneth Foster est un héros de poésie et de force, sans haine aucune et sans rancune.

À moins d'une semaine de la date planifiée de son exécution, il m'écrivait son courage dans des mots qui m'ont fait pleurer.

Dans une enveloppe blanche ornée de timbres aux palmiers rougeoyants, il m'écrivait depuis le couloir de la mort.

Pas de vengeance, pas de regrets. Seulement du respect pour ce que je lui avais écrit, pour ces quelques graines d'espoir que je lui avais fait parvenir de la lointaine Europe.

J'ai découvert une humanité extrême, un courage exemplaire, là où l'absence d'espoir, le froid du béton et la mort s'ingénient à supprimer les âmes avant de leur brûler les veines.

Je lui ai parlé du Concours international de plaidoirie de Caen. Il m'a dit que ma démarche était honorable.

Je lui ai dit que, peut-être, il serait tard.

Il m'a dit espérer, pour conclure une lettre que je garderai secrète, « *qu'un jour, nos chemins se croisent à nouveau* ».

Maintenant, Kenneth Foster a une adresse plus douce :
Mcconnell Unit
South Emily Drive
Beeville, Texas

Beeville est une sympathique bourgade poussiéreuse peuplée de ranchs, de cow-boys nonchalants, de *pick-up* rouillés et de shérifs zélés. Une ville à l'écart du temps, des modes.

Peut-être même y fait-il bon vivre.

Mais trente ans au mieux séparent à ce jour Kenneth Foster d'une éventuelle libération conditionnelle.

10 950 jours.

Eligible pour une libération conditionnelle en 2037

Kenneth Foster est entré en détention l'année de ses 20 ans, il en ressortira, peut-être, à 61 ans, brisé, dévasté.

Enfermé adolescent, il en ressortira peut-être grand-père.

Sa fille, Nydesha, née en décembre 1995, aura alors 42 ans.

Depuis plus de dix ans, il ne l'a vue qu'à travers une vitre et entendue qu'à travers un combiné téléphonique.

Toute une vie en maison de correction pour n'avoir pas su prévenir un crime qui n'était pas planifié.

Et donc impossible à prévoir.

Mesdames Messieurs les Hauts magistrats, Mesdames Messieurs les Bâtonniers, mes chers Confrères, Mesdames, Messieurs, peut-on imaginer plus grande injustice ?

Votre silence parle.

Mais Kenneth Foster a su garder sa force, il a su conserver son humanité et la mettre au service des autres qui, peut-être, n'ont pas cette lumière. Par l'association qu'il a créée : D.R.I.V.E.

Kenneth a aussi écrit de la poésie qu'il a éditée en un recueil intitulé *Tribulation's eyes*.

Il est un de ses poèmes qui m'a particulièrement touché, par sa force contenue, sa douceur et sa souffrance : *Tango*.

Je vous en livre ma traduction libre, nécessairement maladroite.

Pour que jamais plus l'on n'oublie l'horreur de l'attente dans le couloir, ce cancer de l'espoir.

Pour que jamais plus la loi des parties ne promette le bûcher à l'innocent.

Pour que ce chemin de traverse vers la peine capitale soit à jamais rayé de la carte

« *Tango*

La pluie tombe dans ma cellule

Elle tombe de mes yeux

Alors que la mort atteint mon épine dorsale

Elle me transforme en une poupée

Projetant sur le mur des ombres de crucifix

Des champs de coton et des carrousels

Et je danse autour de ma cage

Je chante en traînant les pieds sur ce béton

Qui a renforcé mon âme depuis sept ans

Mon rythme vital s'accélère

Mes genoux se relèvent

Alors que mon esprit choit

Mon cœur écoute le battement des autres

Mère !

*Pendeza**

Père !

*Asante**
Frère !
Coupe mes attaches
Sœur !
Tiens-moi
Je suis fatigué
Je suis en feu
Mon âme se consume
Mon futur se révèle dans les perles de sueur qui glissent
sur mon front
Le sort !
Bonjour
Au revoir
Demain
Je lutte pour descendre la rivière de la rage
Et grimper sur la pointe de la douleur
Mais je le ferai
Je refuse d'abandonner
J'ondule mon poing
La mort se retire
Allons-y
Coupe mes liens
Nous irons à nouveau danser »

Je vous remercie.

Nicolas CAPT